

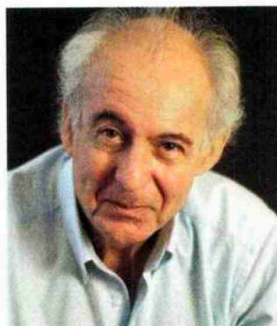
Notre civilisation assiste à l'affrontement de tendances contradictoires : le refus des limites et leur réaffirmation autoritaire. L'homme du XX^e siècle, interroge Roger-Pol Droit, a-t-il oublié que, sans limite, il n'est pas de liberté ?

Roger-Pol Droit

« L'*Homo illimitatus* et l'*Homo limitans* sont aujourd'hui en conflit »

Le Point Dans *Le Sens des limites*, votre nouvel opus, cosigné par Monique Atlan, vous vous intéressez à la notion de limite. Pourquoi ?

Roger-Pol Droit La tentation de l'illimité est en train de se mettre en place. On le voit avec l'irruption des réseaux sociaux dans nos vies, l'intelligence artificielle et le transhumanisme. La question de la limite est devenue omniprésente dans les débats de société : la mondialisation, avec l'effacement des frontières ; le réchauffement climatique... La pandémie de Covid-19 est venue confirmer cette tendance de façon charnelle et intense. Avec la distanciation sociale qui nous est imposée, bien sûr, mais aussi avec le port du masque, la limitation de nos déplacements dans l'espace et dans le temps, la valorisation du télétravail qui crée un flou entre les sphères personnelle et professionnelle, toutes nos limites ont été bousculées. Deux tentations sont à l'œuvre, et qui s'opposent : celle de l'illimité et celle du repli sur soi. L'*Homo illimitatus* et l'*Homo limitans* sont en conflit.



Roger-Pol Droit, philosophe et éditorialiste, est l'auteur, avec Monique Atlan, de *L'espoir a-t-il un avenir ?* (Flammarion, 2016) et *Le Sens des limites* (Éd. de l'Observatoire, 2020).

Vous parlez de « crise des limites ». Comment en est-on arrivé là ?

Même si chaque époque de l'histoire y a mis des représentations différentes, la limite a toujours existé. Les Grecs, soucieux de domestiquer leurs pulsions, la valorisent comme une conquête personnelle ou politique. Il y a cette idée que la règle doit être élaborée, pensée, pour être transgressée parfois, mais l'objectif est justement de tenir. La modernité, à partir de la Renaissance, avec

l'expansion des sciences, des connaissances, des découvertes, puis, au XIX^e siècle, le développement de l'industrie et des progrès techniques, est au contraire marquée par l'idée de dépassement. Mais, depuis la fin du XX^e siècle, un conflit nouveau vient opposer ceux qui désirent l'effacement des limites et ceux qui, au contraire, prônent leur réinscription dans la société, voire leur rigidification. Pour contrer l'*Homo illimitatus*, qui consomme toujours plus, qui rêve de gommer les identités sexuelles et les frontières, de fusionner avec la nature, l'*Homo limitans* devient autoritaire. C'est par exemple Donald Trump qui érige des murs, les populistes qui ferment les États ou bien certains écologistes qui veulent imposer, de façon totalitaire, des limites de consommation et d'exploitation.

Vous pointez du doigt un profond malentendu autour de la définition même du terme. Qu'est-ce qu'une limite ? Surtout, que devrait-elle être ? C'est souvent quand chacun croit savoir que l'on ignore. Finalement,

les frères ennemis de notre temps – illimités et durcisseurs – partagent cette conception du « tout ou rien », une vision fruste de la notion. Ils voient dans la limite une sorte de barrière étanche dont il faudrait se débarrasser pour être libre et qu'il faudrait reconstruire pour se protéger. Or, il faut penser, au contraire, à quelque chose de vital, de fécond, en perpétuel mouvement, qui doit sans cesse être réinterprété, discuté, débattu. La vie biologique n'est d'ailleurs pas possible sans différenciation des cellules, ni le langage sans différenciation des sons, des mots, ni la vie en société sans différenciation du moi et de l'autre. Pour autant, il ne peut pas y avoir d'essentialisation de « la » limite. Cela ne se résout qu'au cas par cas.

Ce conflit n'est-il pas lié aussi à un autre malentendu, portant sur la notion de liberté même, souvent confondue avec le « zéro limite »...

Absolument. Mais que fait-on lorsqu'on prend sa voiture et que l'on observe le Code de la route pour rouler à droite ? Cette contrainte obligatoire et vitale de ne rouler que sur une seule voie, personne ne la remet en cause. Elle est universelle, applicable à tous, et elle garantit la circulation de chacun. Oui, cela brime ma liberté absolue, mais cela me permet d'aller où je veux et quand je veux. C'est la condition même de ma liberté individuelle. Umberto Eco*

« Les frères ennemis de notre temps – illimités et durcisseurs – partagent cette conception du “tout ou rien”, une vision fruste de la notion de limite. »

disait : « Pour être tolérant, il faut fixer les limites de l'intolérable. » Je crois que, de la même façon, il faut des règles pour être libre.

Mais qu'est-ce qu'un homme libre ? N'est-ce pas justement celui qui pose ses propres limites ?

Il y a trois grandes sources possibles qui permettraient à un homme de savoir quand s'arrêter : Dieu, la raison ou le cœur. L'homme libre suit soit une loi divine révélée, soit les préceptes que sa raison lui dicte, avec l'idée que cette raison est supposée identique en tout homme et universelle, soit enfin la loi du cœur, comme chez Rousseau*, qui respecte non pas les règles de la convention sociale, mais les voies du cœur, elles aussi universelles. « L'esprit libre », c'est autre chose : il éprouve la même liberté en tant qu'individu, mais celle de son imaginaire, sa capacité d'invention, elle, est pour le coup illimitée.

C'est ce que vous décrivez chez les transhumanistes, qui rêvent de fusionner l'homme et la machine...

Oui, c'est la limite ultime, le fantasme d'immortalité. En 2011, dans le cadre de notre enquête sur les révolutions technologiques¹, nous avons rencontré à Boston le pape du transhumanisme, Ray Kurzweil. C'est un homme extraordinairement curieux, dont la vision relève plus de la philosophie mystique, de la gnose*, que de la technologie à proprement parler. Son rêve, c'est que l'esprit humain parvienne à se débarrasser de la chair, du corps, de sa matérialité, et donc de la mort. De ce qui fait l'humain, direz-vous ? Non, pour lui, l'humain, c'est aller toujours plus loin, avancer sans

limites. L'idée serait de modéliser notre cerveau de façon électro-nique, d'obtenir une copie informatique de nous-mêmes, y compris de notre conscience, et de la télécharger sur un serveur. Ce qui m'a le plus frappé chez lui, c'est sa liberté d'esprit justement. Il a été biberonné aux récits de science-fiction et que fait-il, sinon, comme au cinéma, raconter une histoire où l'on ne meurt pas à la fin ?

Il existe quand même des limites, « éthiques », qui ne se discutent pas, l'inceste par exemple, ou le meurtre...

N'importe quel article du Code pénal énonce des règles générales, des pénalités, et doit être appliqué par la justice dans un cas singulier qui n'est, par définition, pas prévisible par la loi. Toute la dialectique* de la limite, c'est qu'il est bon qu'elle soit énoncée, mais après, il faut que chaque cas soit analysé en lui-même. C'est pour cela que les affaires d'inceste ou de meurtre ne doivent pas être réglées dans les médias mais par la justice. Idem lorsqu'il s'agit du débat sur l'âge du consentement ou sur le consentement lui-même, il est indécent de laisser l'opinion publique s'emparer du sujet. C'est, à mon sens, ce qui se joue aussi actuellement autour de la liberté d'expression. On s'entend sur le fait qu'il faut la préserver à tout prix, mais jusqu'où ? Selon quelles modalités ? C'est à la justice, au regard de la jurisprudence, d'en décider. Et c'est au politique, au sens d'organisation de la cité, du *politikos* des Grecs, de favoriser cette réinvention permanente. ●

Propos recueillis par Victoria Gairin

1. Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies (Flammarion, 2012).